

Quelle idée de s'engager en politique !

Je suis un enfant du 21 avril 2002. Plusieurs fois, j'ai retourné cette phrase dans ma tête quand il m'a fallu définir exactement à quelle date mon engagement pouvait remonter. Le 21 avril 2002 s'est imposé comme seule et unique réponse. C'est un accouchement dans la douleur, me direz-vous, pour un jeune qui décide d'entrer dans les arcanes de la politique, prêt à se faire dévorer par les plus anciens qui détiendraient encore les clés de la vérité et de la réalisation du modernisme républicain. Autant le dire d'emblée : je n'ai pas voté ce jour-là. Non pas que je ne me sois pas passionné pour le débat entre les seize prétendants mais j'ai préféré flâner dans les ruelles de Lyon avec un des amis les plus proches d'un futur député de la majorité. Il ne s'est d'ailleurs pas étonné de me voir ainsi, la carte d'électeur dans ma poche mais le geste citoyen si loin de mes pensées. J'entrais dans plusieurs bureaux de vote pour me tenir au courant des résultats sans penser encore que ma voix, comme toutes les autres, aurait hélas pu changer la donne. Ainsi, je suis donc né dans l'oubli total d'un droit et d'un devoir, et dans le déni d'une actualité qui nous marqua plus qu'on ne put l'imaginer.

Près d'un tiers de mes jeunes compatriotes a préféré le soleil à l'intimité d'un isoloir. Et à vingt heures, nous descendions dans la rue, fiers de montrer nos pancartes et drapeaux appelant l'ennemi frontiste à capituler sous nos huées hostiles et implorant le dernier carré de Français encore abasourdis par leur vote contestataire à prendre conscience que notre pays vivait un de ces plus grands moments de honte démocratique. C'est donc là que tout a

commencé : paumé au milieu d'une foule militante et scandant mon devoir républicain alors que nous étions bien plus de la moitié à ne s'être pas déplacés jusqu'aux urnes... certains n'ayant même pas encore le droit de vote ! C'est aussi cela une révolution des esprits. Y aller même si c'est encore l'inconnu qui guide nos pas. C'est ici que l'engagement s'est fait sentir, que l'engouement populaire s'est réuni, que « la force de toutes nos France » s'est rassemblée. A ceux qui ont pu croire le contraire, on ne se relève pas indemne d'une telle chute. On n'oublie pas à dix-huit ans sa première manif, son premier coup de gueule, sa première cohue. On ne renie jamais cet appel de résistance qui sonna le glas (mais ceux d'en haut l'ont-ils vraiment compris ?) d'une mobilisation qu'on appela aux détours des journaux, « la révolution civique d'une jeunesse ». Pour la première fois, on a décidé de l'ouvrir... Hélas, nous l'avons refermée bien vite en oubliant les législatives et tutti quanti. Nous sommes comme le bon vin : on s'enferme pour mieux mûrir, on se cache pour prendre de l'âge et on ressort en apparaissant comme le millésime.

La politique y a trouvé sa source. Ma politique y a trouvé ses racines. Il me fallait l'envie, le désir, le battement du cœur assourdissant qui remonte jusqu'à nos tempes pour comprendre que maintenant la politique ne se ferait pas sans moi. C'est un peu prétentieux d'écrire cela... C'est pourtant si vrai. Nous avons tous notre rôle à y jouer. Nous avons tous notre but à marquer. Le mien est si infime mais si important pour que je me sente bien. Je ne crois heureusement incarner aucun devoir, aucune mission, aucun sauvetage. Je n'ai la prétention de rien, si ce n'est de l'ouvrir un peu pour chahuter l'ordre établi. C'est un rêve de jeunesse, une utopie de gamin. Peut-être, après tout, mais seuls ceux qui approchent au plus près du sentiment qu'il faudra maintenant compter avec eux, peuvent comprendre que la réalité est juste un mur à renverser. Il ne suffit parfois de rien pour abattre la cloison et constater

qu'effectivement nos tressaillements avaient raison de nous. Avec un peu de recul, je crois que l'on vit politique ou alors que l'on reste dans son coin. C'est un engagement de chaque instant, un débat d'idées perpétuelles, un round infini où chaque coup sert. Plus que jamais, ce funeste 21 avril 2002, j'ai eu envie de parler de politique. Plus que jamais, j'ai senti que maintenant il fallait réagir et poser une pierre pour construire notre avenir.

Une rencontre comme un repère

La suite est un carnet de route, un chemin balisé de rencontres importantes. Une plus que toutes les autres, une qui compte au point de s'être gravée dans mon cœur. Jean-Luc Romero est dans ma vie comme un repère. Étonnant de voir qu'il y aussi cela dans une nouvelle génération motivée par l'envie de bouger les carcans et les clivages ancestraux. Je me souviens précisément de tout, de chaque minute passée à ses côtés quand, pour la première fois, j'ai rencontré « ma politique ». Cela peut paraître un peu sorti d'un roman à l'eau de rose... si ce n'est que l'amour ne triompha pas à l'épilogue de notre livre. Du moins pas l'amour au sens qu'on peut lui connaître. Pas le même, pas très différent non plus. J'avais encore 18 ans et je trimbalais mon air d'adolescent découvrant le monde, croyant importer toute sa jeunesse dans le bureau d'un politique qui n'y comprendrait rien. J'étais bien loin de m'imaginer qu'à cet instant précis de ma courte vie, j'allais découvrir un homme qui ne marquerait comme aucun autre ma façon de voir les choses et de ressentir un avenir autrement.

Il avait cette stature qui impressionne, celle d'un homme qui a réussi seul dans la vie. Des sourcils à la Pompidou, une voix grave mais pas caverneuse, la démarche sûre et sereine : voilà la première image qui s'offrait à moi quand je suis entré dans son bureau. Une presse de

trottoir venait de rendre public son homosexualité sans rien lui demander. Il était encore dans cet état d'esprit du condamné, du paria de la société qui vient de se voir couper l'herbe sous le pied. Il prenait du recul sur cette épineuse question mais avait la fougue aux yeux et une vengeance dans la voix. Ni mauvaise, ni meurtrière. Il savait au plus profond de lui-même que cet épisode pouvait aussi l'aider à assumer d'autres luttes. Autant le dire franchement, je ne sais pas si c'est mon homosexualité qui m'a poussé à vouloir le connaître. Il y avait de cela évidemment pour un jeune homo comme moi qui venait de sa province engloutie sous l'intolérance, qui posait un pas devant l'autre pour ne pas tomber du fil qu'il essayait de tisser. J'avais alors une mauvaise image de ce qu'on pouvait appeler « l'homosexualité médiatique ». Les débats sur le pacs avaient laissé des blessures béantes dans le cœur de beaucoup de jeunes qui découvraient leur « différence ». Je me suis assis face à lui et nous avons parlé franchement. De tout. De politique comme de vie privée. D'avenir comme de chagrins de jeunesse. Et des chagrins, à dix-huit ans, on en a tous les jours.

Sa méthode était simple : si je voulais vraiment entrer en politique, il fallait que je fasse mes preuves et que je sache réfléchir par moi-même. La route serait longue à n'en pas douter mais Jean-Luc m'offrait alors un des plus beaux cadeaux en me mettant le pied à l'étrier. De son poste de conseiller régional d'Ile-de-France à celui de Président de parti, il n'a jamais oublié de m'associer à ses aventures. Chez Jean-Luc, un jeune n'est pas un colleur d'affiches... Il est bien plus que cela. C'est un citoyen, un acteur privilégié du monde politique, un inspirateur d'idées nouvelles, un levier pour combler le grand écart entre les générations. Je ne m'en cache pas, il m'a « offert » des postes sur un plateau d'argent. Avais-je fait un bout du chemin qu'il m'avait demandé d'accomplir ? Avais-je réussi l'épreuve du « tu dois réfléchir par toi-

même » ? Je n'en sais toujours rien. J'avais cette simple soif de servir la société, d'écouter, de comprendre, d'analyser, de proposer. Je n'ai jamais eu la prétention du devoir ou de la mission. Ce n'est peut-être que la naïveté supplémentaire de la jeunesse qui se croit ainsi humble et qui ne cherche ni récompense, ni grande promesse. Quoi qu'il en soit, je suis allé au bout de ce qu'il m'a proposé... Et c'est à partir de là que j'ai vraiment commencé à réfléchir par moi-même. Souvent à tort, diront certains. Ce n'est pas faux. Je suis arrivé sur la pointe des pieds pour parfois décider de repartir avec fracas. L'insouciance sans nul doute. La fougue de croire qu'avec un peu de discours du cœur, on peut arriver à faire comprendre des choses. Même aux plus grands, même à ceux d'en haut.

Une jeunesse de forme

Au lendemain de la création du parti en 2004 de Jean-Luc Romero, Aujourd'hui, Autrement, je me voyais offrir par mon « repère » un siège au Conseil Régional des jeunes d'Ile-de-France sous l'étiquette « divers droite ». Le divers à l'époque n'existe déjà plus... Soit tu es de l'UMP, soit tu es de gauche. Pour un garçon comme moi qui réfute la pensée unique et qui se plaît à croire que même dans un groupe politique, l'étiquette ne fait pas plus l'homme que l'avenir, me voilà fraîchement accueilli par un groupe qui n'a d'yeux que pour Nicolas Sarkozy et son représentant dans cette assemblée, Roger Karoutchi. Dès le début, les dés me semblent pipés. On me parle de tactique électorale en vue de la création d'un grand conseil de la jeunesse, on me prie de m'inscrire dans une commission qui, jusqu'à ma démission, ne sera que fantôme. Je suis étriqué dans une pensée conformiste qui n'a comme but que de présenter l'UMP avec ses jeunes de service. Dans les couloirs de l'assemblée, je n'ai pas été surpris de me voir rapporter

des propos qui me comparaient avec celui que l'on présentait comme le « trublion de la droite »... Je vous le donne dans mille : Jean-Luc Romero. Que n'ai-je alors entendu comme brimades à notre sujet, allant du comique « tu es bien le fils de ton père », au plus vengeur « tu n'es qu'un Romero *bis* », en passant par les habituelles blagues de caserne sur ma sexualité et ma proximité avec cet homme public. Le clash n'était donc pas bien loin. Il suffisait même que j'amène le sujet de la prévention du sida chez les jeunes pour comprendre que je n'avais rien à faire ici. Roger Karoutchi me renvoyait à mes chères études devant un groupe interloqué par cette phrase : « Il y a quand même plus important comme sujet pour les jeunes... Reprenons donc sur l'histoire des caméras et des policiers dans les lycées ». Oh, je sais bien que d'avance on me contestera cette version de l'histoire et ces propos tenus en public. Que voulez-vous, l'honnêteté politique est bien connue dans ces hautes sphères et c'est d'ailleurs parce que je dois mentir que personne n'a préféré répondre à ma lettre de démission que j'ai envoyé le lendemain au siège du Conseil Régional. La jeunesse de forme trouvait sa source dans cette structure bien inutile à mes yeux, quand on oublie que le fond doit être l'essence même de ce semblant de démocratie.

La jeunesse de forme contre celle de fond n'a semble-t-il trouvé d'échos qu'auprès d'un élu. Que voulez-vous, on ne se refait pas. Monsieur Romero nous a offert la parole. Ne croyez pas qu'il soit le seul mais j'attends encore que les autres daignent se lever.

Une jeunesse de fond

Il y a une réponse évidente à cette volonté de certains de laisser les jeunes sur le bas-côté de l'engagement. Elle trouve sa source dans la peur, dans le rejet de ce qui peut

nuire, dans l'oubli total qu'un jour ils devront répondre de leurs actes et quitter ce théâtre qu'ils ont construit ensemble depuis des dizaines d'années. Ils ont peur de tout perdre, de se faire voler une place par un jeune qui s'engagera peut-être plus nettement, plus profondément, plus honnêtement. Les projecteurs s'éteindront un jour et ils seront alors seuls sur scène. Ne vous trompez pas, ce n'est pas le langage du « tous pourris » que je souhaite tenir, mais plutôt mettre en évidence une partie de nos élites pour qui le pouvoir n'est que le gagne-pain d'une vie. Sur quoi miser d'autre quand on a parfois appris à perdre son honneur dans les palais de la République ? J'ai vu cette peur dans les yeux de députés, de sénateurs, de simples assistants, qui voyaient la venue de jeunes motivés comme un coup de pied vers la sortie. La meilleure réponse à apporter était donc de ne pas nous laisser entrer. Et beaucoup ne se sont pas fait prier !

Dès le début, ce sentiment que tout était bloqué m'a sauté aux yeux. En étant nommé par le bureau politique d'Aujourd'hui, Autrement responsable des jeunes du parti sur Paris, puis en étant coopté par son Président au sein du comité politique et en devenant ainsi délégué général du parti, j'ai tout de suite voulu me rendre compte de la réalité du terrain en invitant tous les responsables des sections jeunes des différents mouvements politiques à se réunir pour faire, ensemble, un tour d'horizon des priorités et des idées que l'on pouvait défendre conjointement. Quelle ne fut pas ma surprise de me voir répondre que cette idée était tout bonnement impossible à mettre en œuvre car interdite par les « vrais responsables »... les responsables de l'UMP, du PS, de l'UDF, du PC, etc. Je me souviens précisément d'un débat (oui, car il y en a eu quelques-uns finalement) avec les jeunes UMP du XVII^e arrondissement de Paris. J'y allais pour parler de nouvelle république, de questions sociales, de refonte de nos institutions, de l'organisation d'un mouvement commun possible sur cer-

taines questions. Je n'ai pas été déçu. Même si je peux comprendre que nous ne soyons pas d'accord sur tous les sujets, certains imposaient que nous y réfléchissions ensemble. Sur ce point, ma présentation de la VI^e République correspondait parfaitement aux appels d'un renouveau démocratique défendu aussi par beaucoup de ces Jeunes Populaires. Je me rappelle même avoir obtenu un hochement de la tête favorable d'un haut placé du parti de la droite. C'était avec ce sentiment d'union malgré d'autres divergences, cette volonté commune de parler ensemble même si les étiquettes sont différentes, que j'ai quitté le bar qui nous accueillait pour ce débat de fond. Quelques jours après, je déchantai rapidement en découvrant que cette idée n'était pas retenue par l'UMP et que mieux, il ne fallait surtout pas y penser. Même les jeunes allaient en ce sens. Où étaient donc passés tous ces jeunes volontaires du parti qui eux voulaient bien croire en cette possibilité pour l'avenir et qui étaient venus me remercier auparavant pour oser le dire tout haut ?

Je ne les blâme pas. Je sais le poids d'une organisation, je connais les méandres de l'organigramme d'un grand parti. Je comprends aisément qu'il puisse paraître difficile de désavouer ou de contredire des responsables qui ont mis toute une carrière pour construire ces beaux ensembles. Cependant, je reste interloqué par un manque de courage politique quand on veut aller plus loin et se mettre au service de la cité et de la société. Je n'ai pas le souvenir de m'être fait réprimander durement quand j'ai expliqué, lors d'une émission de radio, pourquoi je n'étais pas favorable au soutien d'une frange politique concernant l'organisation des *Gay Games*, des Jeux Olympiques gays dans la capitale de la France. Pourtant, le matin même, Jean-Luc Romero exprimait publiquement l'inverse de ce que je venais de dire. Il était mon Président de parti. Simplement, nous avions entre nous ce respect de l'expression à titre personnel. Ce fut la même chose concernant mon

soutien à François Bayrou pour l'élection présidentielle de 2007. Il est évidemment plus facile de parler de cela quand nous sommes à l'intérieur d'une petite structure comme l'était alors Aujourd'hui, Autrement. Pourtant, de telles possibilités devraient aussi être offertes dans les plus grands partis.

Il n'est plus tolérable de constater que des structures étiquetées « jeunes » ne soient que les chambres fermées et sclérosées d'un parti. Est-il donc encore utile de posséder ces mouvements de la jeunesse ? Ne faut-il pas plutôt associer leurs représentants aux plus hautes instances politiques ? Je ne suis pas certain que cela soit cohérent pour tous les partis. Simplement, la situation est telle qu'aujourd'hui, les jeunes doivent savoir s'organiser pour faire bouger tout cet immobilisme. C'est à eux de mettre en place des listes communes afin de se faire élire au sein des bureaux politiques de leur famille politique. Ne nous cachons pas la vérité et croyons en nos chances si nous provoquons l'avenir et faisons prendre conscience à nos aînés que le temps est venu de compter avec nous. « Jeune » n'a jamais voulu dire « irresponsable » ou « immature ». Ou pire, « incapable ».

J'ai juste envie de répondre ceci à ceux qui ne voient rien de bon en la jeunesse et qui pensent sans cesse « sois jeune et tais-toi » : non Mesdames et Messieurs, j'ai décidé de l'ouvrir !

